



## Le pas-tout sans le ravage

Sophie Marret-Maleval

Comment comprendre l'orientation sur le *pas-tout* ? « Qui est ce "on" qui devient, ou émerge, comme analyste ? Il a toute chance, de nos jours, d'être une femme », écrivait l'an dernier Jacques-Alain Miller dans le Journal des Journées n°55, ajoutant : « Et aussi bien, peu importe, puisque c'est la position analytique comme telle qui, selon Lacan, obéit au régime du *pas-tout*, à l'opposé de la conception freudienne, qui fait du Nom-du-Père le support et la boussole de l'analyste. »<sup>1</sup> Moins encombrées du phallus, les femmes seraient plus « adaptées » à notre monde contemporain, prêtes à ne pas se méprendre sur les visées totalisantes de la montée des scientismes, du fait de leur rapport spécifique au manque d'un signifiant dans le langage pour dire leur être. Dans son Cours « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », Jacques-Alain Miller pointait déjà la féminisation de la civilisation contemporaine, qu'il rapporte à l'éclipse de l'idéal et à la montée au zénith social de l'objet *a*, pour reprendre l'énoncé de Lacan. « Déjà le seul fait de la multiplicité incomplète, inventive, selon la logique de Lacan de la sexuation, c'est du côté du féminin », indique-t-il. « Le multiple, l'inventif, l'ouverture du champ symptomatique, ça répond beaucoup plus à la position féminine qu'à la position masculine et donc, d'une certaine façon, ça écrit aussi le déclin du viril, et la promotion de la logique du *pas-tout* qui comporte multiplicité et ouverture »<sup>2</sup>. Mais ce n'est pas sans rappeler au préalable les affinités de l'ouverture sur l'infini spécifique à la position féminine et du ravage « qu'est-ce qui différencie symptôme et ravage ? C'est que ravage ouvre en effet à un certain illimité. Quelle est la différence fondamentale ? C'est que le partenaire de l'homme est un partenaire limité, c'est un partenaire cerné, alors que – au moins comme l'écrit Lacan – le partenaire de la femme, le partenaire symptomatique de la femme comporte une ouverture illimitée et répond à une logique de l'infini et non pas du fini »<sup>3</sup>. Il propose la boussole du symptôme et de l'amour pour nous orienter du *pas-tout* sans le ravage, indications qui ont une incidence sur notre manière de concevoir la clinique de la féminité. Tel est donc le fil que nous allons suivre, nécessitant dans un premier temps un retour sur le ravage.

### Les tourments de la relation mère-fille

Le ravage est un terme que l'on trouve fréquemment dans les Séminaires de Lacan, sous les occurrences « faire des ravages » ou l'adjectif « ravageant ». Il s'y trouve essentiellement

\*Ce texte est la relation écrite d'une conférence prononcée le 04 décembre 2010 à l'Antenne clinique de Dijon.

<sup>1</sup> Miller J.-A., dans le Journal des Journées n°55, le 10 novembre 2009.

<sup>2</sup> Miller J.-A. & Laurent É., L'orientation lacanienne, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 21 mai 1997, inédit.

<sup>3</sup> *Ibid.*

associé au réel, à la pulsion de mort, à la jouissance dans la psychose, mais aussi, à plusieurs reprises, pour indiquer qu'il n'est pas certain qu'il faille rapporter au père le ravage, comme le fait Freud par le biais de la castration. Ainsi les deux occurrences principales, dans lesquelles le terme prend valeur de concept se trouvent dans « l'Étourdit », puis dans le Séminaire *Le sinthome*. Dans « l'Étourdit », Lacan rapporte le ravage à la relation mère-fille, au défaut de « substance » (soit aux caractéristiques de son être féminin) auquel une fille attend de sa mère qu'elle pare. Lacan écrit : « L'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (*Freud dixit*), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »<sup>4</sup>

Dans le Séminaire *Le sinthome*, c'est l'homme qui se présente comme ravage pour une femme : « Je me suis permis de dire que le sinthome, c'est très précisément le sexe auquel je n'appartiens pas, c'est-à-dire une femme. Si une femme est un sinthome pour tout homme, il est tout à fait clair qu'il y a besoin de trouver un autre nom pour ce qu'il en est de l'homme pour une femme, puisque le sinthome se caractérise justement de la non-équivalence. On peut dire que l'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un sinthome. Vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient. C'est un ravage, même. »<sup>5</sup>

Ce déplacement de la mère au partenaire n'est pas de hasard, nous en saisissons la logique. Le terme de ravage, en effet, en est venu à désigner un phénomène clinique essentiel, déjà exploré par Freud, au point de gagner dans notre champ la dignité d'un concept, précisé notamment par un travail de Marie-Hélène Brousse « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », qui s'attachait à en préciser les entours et auquel je ferai référence. Dans cet article, M.-H. Brousse s'interroge sur la résurgence du « ravage de la relation mère-fille » dans le cours d'un travail analytique déjà bien avancé, qui aboutit parfois à la rupture de la cure lorsque l'analyste prend figure du ravage<sup>6</sup>. Elle indique « la vacillation du semblant est un trait essentiel de ces moments de crise sous transfert, l'analyste et l'analyse prenant alors consistance d'un réel insupportable [...] la zone du ravage est ainsi un lieu électif de vacillation des semblants »<sup>7</sup>. Elle distingue deux versions du ravage : le ravage freudien, articulé au *Penisneid* et le ravage lacanien relatif au champ de la parole mais aussi à la jouissance féminine.

Avant de reprendre les thèses de Marie-Hélène Brousse, j'essayerai de montrer pour ma part que, chez Freud comme chez Lacan, on trouve deux versions du ravage, l'une relative à l'ordre phallique, l'autre hors régime phallique. Chez Lacan, ces deux versions sont relatives à la division de la femme entre son inscription dans la fonction phallique et le manque d'un signifiant pour dire La femme. Chez Freud, néanmoins, on trouve déjà deux modalités du ravage, l'une relative à la phase préœdipienne, l'autre au complexe de castration, ce dernier restant pour lui au cœur du ravage.

---

<sup>4</sup> Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 465.

<sup>5</sup> Lacan J., *Le séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 101.

<sup>6</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *Ornicar ?* n°50, Paris, Le Seuil, diffusion Navarin, 2002, p. 94.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 94-95.

## Freud : privation, séparation, complexe de castration

### *La féminité*

Dans ses deux textes princeps sur la sexualité féminine, « La féminité », (1916)<sup>8</sup> et « Sur la sexualité féminine », (1931)<sup>9</sup>, Freud s'interroge déjà sur les motifs d'hostilité des filles à l'égard de leur mère. Il fait l'hypothèse d'un attachement précœdipien de la petite fille à la mère, et relève que, dans cette phase, des facteurs apparents de haine interviennent qui seront cause du changement d'objet. Au rang de ceux-ci, Freud relève le fantasme de séduction mais aussi l'angoisse d'être tuée ou empoisonnée par la mère. Le fantasme de séduction s'enracine dans le rapport corporel que l'enfant entretient avec celle-ci dans la petite enfance. C'est elle qui éveille les sensations de plaisir sur les organes génitaux, suscitant des désirs sexuels inconscients. L'enfant grandissant, plus d'autonomie lui est demandée, l'éloignement se produit sous le signe de l'hostilité, l'attachement se termine en haine. La haine est liée à ce que la mère est agent de privation et de frustration. Ainsi Freud indique que l'avidité insatiable de l'enfant se retourne en reproche à sa mère de lui avoir donné trop peu de lait. Il lie d'une manière semblable l'angoisse de l'empoisonnement au retrait du sein. Freud note que la source de cette hostilité à l'égard de la mère est à rechercher dans les désirs sexuels multiples (éveillés par elle) et qui, la plupart du temps, ne peuvent être satisfaits. Il me semble important de relever que Freud conjugue cette première hostilité à une privation réelle (une séparation) entraînant une frustration, qui s'exprime dans un fantasme imaginaire (séduction, empoisonnement, privation). Le reproche est relatif à l'impossible satisfaction du désir. Freud indique alors que la plus forte des frustrations vient avec l'interdiction de l'onanisme, soit la demande d'une cession de jouissance, une limitation de celle-ci. Freud n'en fait pas pour autant une caractéristique de la sexualité féminine. Il précise que tous ces facteurs, « les affronts, les déceptions amoureuses, la jalousie, la séduction avec l'interdit qui la suit sont également à l'œuvre dans le rapport du garçon à la mère et ne sont pourtant pas en mesure de l'éloigner de l'objet naturel »<sup>10</sup>. Relevons simplement qu'une part du ravage, des sentiments d'hostilité de l'enfant (fille ou garçon) est attaché à la relation d'objet d'avant la phase phallique, à la cession d'une jouissance, demandée à l'enfant.

Concernant la sexualité féminine, Freud situe le facteur spécifique du changement d'objet (le père) et de zone érogène (le passage de la masturbation clitoridienne à l'envie du pénis) dans le complexe de castration. La petite fille rend la mère responsable de son manque de pénis. Ce reproche est inauguré par la vue des organes génitaux du sexe opposé. Elle se sent lésée et « succombe à l'envie du pénis »<sup>11</sup>. Elle « s'accroche », note Freud, « [...] au désir d'obtenir quelque chose comme cela »<sup>12</sup>. Elle « se laisse gâter la jouissance de sa sexualité phallique par l'influence de l'envie du pénis »<sup>13</sup>. La petite fille est « humiliée dans son amour propre »<sup>14</sup>,

<sup>8</sup> Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1984.

<sup>9</sup> Freud S., « Sur la sexualité féminine », *La vie Sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

<sup>10</sup> Freud S., « La féminité », *op. cit.*, p. 106.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 169.

« elle renonce à la satisfaction masturbatoire par le clitoris, rejette son amour pour sa mère et refoule [...] une bonne part de ses aspirations sexuelles en général »<sup>15</sup>. Il précise que l'amour s'adresse à la mère phallique. « Avec la découverte qu'elle est castrée, il devient possible de la laisser tomber comme objet d'amour »<sup>16</sup>, « les motifs d'hostilité [...] prennent le dessus »<sup>17</sup>. L'hostilité, annonciatrice du ravage entre mère et fille, est clairement rapportée au complexe de castration. Le désir de l'enfant s'oriente vers le père, soit vers le désir du pénis dont la mère l'a frustrée et qu'elle attend maintenant du père.

Le désir du pénis se transforme enfin en désir d'obtenir un enfant du père, marquant l'entrée dans l'Œdipe. La mère devient alors une rivale qui obtient du père ce que la petite fille veut de lui. L'hostilité résulte de l'entrée dans l'Œdipe, elle-même produite par le complexe de castration. Freud note que, chez la fille, le complexe de castration prépare le complexe d'Œdipe au lieu de le détruire alors que, pour le garçon, c'est la menace de castration qui le force à abandonner le vœu d'éliminer le père comme rival. Le complexe d'Œdipe est alors refoulé et un surmoi sévère est institué comme son héritier. Il en déduit la persistance du complexe d'Œdipe chez la fille (et non sa liquidation sous l'effet du complexe de castration comme pour le garçon), d'où la persistance de l'hostilité à l'égard de la mère.

Freud note par ailleurs que le choix d'objet de la femme se fait « d'après le type paternel », mais « souvent le mari [...] reçoit aussi avec le temps, l'héritage de la mère », d'où le fait que la vie d'une femme peut être « remplie du combat contre son mari »<sup>18</sup>. On retrouve là l'une des lointaines racines de l'énoncé de Lacan dans *Le sinthome* selon lequel une femme peut être ravagée par son partenaire. Ce qui peut se comprendre, selon la logique freudienne, en ce que, d'une part, il devient le support de la frustration d'une demande nécessairement insatisfaite, mais aussi d'apparaître, au-delà de l'idéal, lui-aussi sous le régime de la castration.

Freud relève également qu'après la naissance d'un enfant, la jeune femme s'identifie souvent à sa propre mère et se trouve en proie à une compulsion à répéter le mariage malheureux de ses parents. Enfin, il note que, pour une femme, avoir un fils ou une fille n'a pas les mêmes conséquences. « Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée », « la plus parfaite et la plus facilement libre de toute ambivalence », car la mère peut transférer sur lui l'ambition qu'elle a réprimé pour elle, autre motif d'hostilité entre mère et fille<sup>19</sup>.

Les motifs sont multiformes sur le plan imaginaire, mais relèvent de deux pivots centraux : privation d'une part (du fait de la séparation entre la mère et l'enfant, soit relevant de la castration réelle en termes lacaniens) et complexe de castration (soit castration symbolique) de l'autre, toutes les deux productrices de frustrations qui s'expriment en des fantasmes qui véhiculent l'hostilité.

### *Sur la sexualité féminine*

Dans son article « Sur la sexualité féminine », datant de 1931, Freud insiste sur l'attachement précœdipien à la mère qu'il dit avoir sous-estimé. Là où l'on trouve un lien intense au père, « il y avait auparavant une phase de lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné »<sup>20</sup>. Il

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>20</sup> Freud S., « Sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 134.



indique que certaines femmes restent attachées à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais véritablement à le détourner sur l'homme.

Par ailleurs, il constate que des femmes non névrosées restent longtemps attachées au père. Il revient sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses.

Il compare alors le domaine précœdipien à « une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable »<sup>21</sup>, assertion dans laquelle on peut lire, me semble-t-il, qu'en ce qui concerne la féminité, Freud tourne déjà, avec l'accent mis sur la période précœdipienne, autour d'un en-deçà du signifiant, d'un refoulement qui n'est pas attaché à l'ordre phallique, mais confine aux limites du langage, comme l'indique la métaphore de *l'ombre à peine capable de revivre*.

Il trouve alors dans la dépendance à la mère, le germe de la paranoïa féminine, soit une forme de ravage rapportée à une absence de séparation. C'est encore là qu'il situe la racine de l'angoisse d'être dévorée. Freud accentue cette dimension de séparation impossible, soit d'un lien mère-fille qui n'en passe pas entièrement par la castration et qui perdure au-delà de l'Œdipe.

Comme dans son article sur « La féminité », il réaffirme que l'hostilité envers la mère résulte des restrictions de l'éducation et des soins corporels.

Dans « La sexualité féminine », Freud accentue néanmoins la part de ravage relative à la phase précœdipienne, soit à un rapport spécifique à la jouissance lié à la mère, plutôt que celle relative au complexe de castration. Il ajoute à la privation, l'absence de séparation qui nous conduit plus clairement encore aux confins d'une zone en-deçà de la morsure du signifiant.

S'il déploie à nouveau la logique du complexe de castration comme moteur de la sexualité féminine, il relève que l'intensité de la relation au père est en rapport avec l'intensité du lien primordial à la mère. Il affirme à nouveau que si une femme choisit souvent son mari sur le modèle du père comme issue de l'Œdipe, celui-ci hérite de la relation à la mère, avec l'émergence de ce qui était refoulé à l'origine<sup>22</sup>. Il conclut que l'attitude hostile vis-à-vis de la mère n'est pas œdipienne mais héritée de la phase précœdipienne. Paradoxalement, il dresse une liste des motifs imaginaires de cette hostilité qui met sur le même plan cette fois-ci ce qui relève du complexe de castration et ce qui relève de la séparation ou de la privation relative à la phase précœdipienne : la jalousie à l'égard des frères et sœurs ou du père (ici relative à la question de la non-séparation, dans le sens où Freud indique que l'amour infantile réclame l'exclusivité), la découverte de la castration maternelle, l'interdiction de la masturbation (soit la demande de céder une jouissance, entraînant une frustration), le reproche à la mère de ne pas lui avoir donné de pénis (castration), et l'on retrouve le reproche de ne pas avoir donné suffisamment de lait (soit la privation). Un peu plus loin, Freud rappelle encore le fantasme de séduction (soit encore le lien de jouissance à la mère qui devient hostilité sous le coup de la frustration). Retenons de cette liste un peu hétéroclite que, si Freud cherchant à préciser les motifs de haine entre la mère et la fille perçoit qu'une partie de ceux-ci est relative au complexe de castration, il met progressivement l'accent sur le maintient, au-delà de l'Œdipe, d'un lien de jouissance spécifique, en-deçà du signifiant, entre la mère et la fille. Le ravage est partiellement rapporté au retour des motifs d'hostilité relatifs à la phase précœdipienne, ajoutant à ceux qui relèvent de la privation et de la frustration, un rapport spécifique à la séparation.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 144.

L'assertion de Lacan dans *Le sinthome* semble un écho de cette première intuition de Freud par laquelle l'homme peut s'avérer ravage pour une femme en ce qu'au-delà du partenaire ou à travers lui, émerge « ce qui était refoulé à l'origine », héritage de la phase préœdipienne, c'est-à-dire que fait retour cette part du lien à la mère relatif à une jouissance hors économie phallique.

J.-A. Miller précise : « Le ravage, c'est quoi ? C'est être dévasté. Qu'appelle-t-on dévaster une région ? C'est lorsqu'on se livre à un pillage qui s'étend à tout. Pas au sens du gentil petit tout bien complet. Un pillage qui s'étend à tout sans limites. Ce que Lacan appelait le *tout hors d'univers*, le tout qui ne se boucle pas comme un univers fermé, limité. C'est un pillage, c'est une douleur qui ne s'arrête pas, qui ne connaît pas de limites. Le mot ravage est en effet très bien choisi du côté femme. Lacan l'emploie encore dans une expression, qui a été beaucoup glosée, quand il parle du ravage de la relation mère-fille – toujours du côté femme. »<sup>23</sup>

Le ravage concerne cette rencontre de la femme avec l'illimité, à travers son partenaire en ce que celui-ci ne suffit pas à loger sa jouissance, à y faire limite. Il se rencontre, comme l'indique M.-H. Brousse, au point où le semblant échoue, comme Freud semble en porter déjà l'intuition.

Néanmoins son approche de la sexualité féminine reste principalement centrée sur l'envie du pénis, ouverte par le complexe de castration et par lequel, selon les termes de M.-H. Brousse, la mère est « désignée comme responsable du manque de la fille » (de l'avoir faite femme) et elle est « supposée en jouir : c'est le ravage »<sup>24</sup>.

## **Lacan : la femme divisée entre jouissance phallique et jouissance Autre**

### *Les formations de l'inconscient*

Dans *Les formations de l'inconscient*, Lacan logicise la perspective freudienne. Il met en question la phase préœdipienne et précise les temps de l'Œdipe à partir de la saisie du phallus comme signifiant, ce qui le conduit à réordonner la question féminine autour de la division entre le phallus et l'au-delà du phallus.

Lacan précise que le phallus est le signifiant du désir de la mère. C'est un objet illusoire, imaginaire, qui ne joue sa fonction chez le sujet humain qu'en tant qu'élément signifiant<sup>25</sup>. Il ne manque à la mère qu'en tant que symbole<sup>26</sup>. Le désir de l'enfant est désir de désir, soit être désiré, il cherche alors à pouvoir satisfaire au désir de sa mère, en s'identifiant au phallus qui nomme son désir. Le père intervient comme privateur de la mère, détachant le sujet de son identification. Il faut pour cela que le père fasse la preuve qu'il a bien le phallus. C'est en somme de l'avoir que le père en prive l'enfant, le lui interdisant. L'issue de l'Œdipe en passe donc par une identification au père, soit la formation de I(A), l'Idéal du moi, à partir de traits prélevés sur le père. Il précise que c'est de la privation de ce qui est attendu que va résulter une identification. « Ce qui était amour est transformé en identification »<sup>27</sup>, l'enfant attend quelque chose du père et finalement devient ce père. « Il ne le devient pas réellement », mais

<sup>23</sup> Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel I et II : L'orientation lacanienne : deux leçons du cours de 1997-98 », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 40, septembre 1998, p. 15.

<sup>24</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *op. cit.*, p. 95.

<sup>25</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 229.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 293.

en tant qu'I(A)<sup>28</sup>. Lacan indique à cet égard que la fille suit le même chemin que le garçon. Elle n'en est pas pour autant transformée en homme, mais elle s'identifie à des traits signifiants, à des insignes du père, par exemple, « je tousse comme mon père »<sup>29</sup>. Les relations du sujet avec son objet seront dès lors « commandées à partir de ce point de l'identification où le sujet revêt les insignes de ce à quoi il est identifié et qui jouent chez lui le rôle et la fonction d'Idéal du moi », précise Lacan<sup>30</sup>. « Le sujet se retrouve constitué d'un nouveau désir »<sup>31</sup>. Au terme de l'Œdipe néanmoins, la petite fille est divisée entre être et avoir, être le phallus pour un homme et l'avoir, sous l'espèce d'un enfant par exemple. Lacan donne là une nouvelle version du partenaire-ravage : « c'est dans la mesure où une femme fait une identification à son père, qu'elle fait à son mari tous les griefs qu'elle avait fait à sa mère »<sup>32</sup>. Le ravage, si tant est que le terme soit approprié ici, est strictement contenu dans une problématique liée à l'identification phallique, semblant renverser la logique freudienne, car, dans ce temps, il est nécessaire à Lacan de récuser la phase précœdipienne, comme un temps d'avant le phallus, le langage, pour mieux revenir avec *Encore* sur l'au-delà du phallus, non plus dans une logique temporelle, mais en rapport avec la *sexuation*.

Élevant le phallus au statut de signifiant, il est conduit à remettre en question l'existence d'une phase précœdipienne, soit d'avant l'économie phallique. Pour le démontrer, il s'appuie sur la formulation freudienne du fantasme « un enfant est battu ». Il constate : « nous sommes avant l'Œdipe, et pourtant le père est là »<sup>33</sup>. Le premier temps du fantasme, « un enfant est battu par le père », était en effet associé par Freud à la jalousie d'un autre enfant supposé mieux aimé de la mère qui devient l'objet d'un fantasme de fustigation. Le second temps marque l'entrée dans la phase œdipienne ; selon Freud, c'est la petite fille qui est battue (fantasme dérivant de l'érotisation du lien au père). Lacan s'intéresse plus particulièrement à la formulation du troisième temps, « on bat un enfant », à la sortie de l'Œdipe. « Il ne reste plus du fantasme qu'un schéma général, [...] la figure du père est dépassée, transposée, renvoyée à la forme générale d'un personnage en posture de battre »<sup>34</sup> et les enfants sont multipliés en une série neutre. Lacan y voit une imaginarisation de la tombée du sujet (et du père) sous la férule du signifiant. La baguette, est le signifiant qui « raye », « abolit ». « Les petits êtres humains sont comme tels sous la férule »<sup>35</sup>, indique-t-il, et précise que c'est le caractère symbolique de la fustigation « qui est érotisé comme tel, et ce, dès l'origine »<sup>36</sup>. Pas de phase précœdipienne donc, pas de temps d'avant l'incidence du signifiant. Lacan précise enfin que, quand le sujet est sous le coup du signifiant, il est aussi aboli ; le sujet est consacré dans son désir, au prix d'une abolition (ici, de l'identification au phallus imaginaire, pour permettre l'identification symbolique à l'Idéal du moi).

Il indique que le père est « dans le signifiant ce signifiant par quoi le signifiant est lui-même posé comme tel »<sup>37</sup>. La nomination du désir de la mère (le phallus) en passe par le père. Le signifiant phallique est posé comme signifiant, en passant par le signifiant du père.

Lacan précise également que la fonction du père est d'être un « médiateur de ce qui est au-delà de sa loi à elle [la mère] et de son caprice »<sup>38</sup>. Le caprice est ici lié à l'identification de l'enfant au phallus maternel (phallus imaginaire), situant le ravage dans l'économie phallique,

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 293-294.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 257-258.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 191.

dont le père vient déloger l'enfant en faisant du phallus l'insigne de sa puissance ; lui refusant de ce fait cette identification.

Si la mère est le premier objet, Lacan précise, à l'encontre des kleinien, qu'elle est le premier objet symbolisé, « son absence et sa présence deviendront pour le sujet, le signe du désir auquel s'accrochera son propre désir »<sup>39</sup>. Ce qui compte dans le rapport à la mère est donc le rapport au désir de l'Autre (le désir du désir de l'Autre, d'être désiré) et pas seulement les frustrations réelles, ce qui a été donné ou non. Ainsi le ravage peut-il être situé également à partir de la place que le sujet tient dans le désir de l'Autre, de sa constitution même de sujet du désir (Lacan énonce que le sujet tient son pouvoir de sujet d'un signe). Le désir est « une demande signifiée »<sup>40</sup>, indique Lacan, il implique l'autre et l'Autre (soit celui pour qui ce signifiant a un sens, le lieu où ce signifiant a une portée), cet énoncé vaut pour la mère pour laquelle le désir d'enfant en passe par l'Autre, ou pour l'enfant qui ne peut se constituer comme sujet qu'à se trouver inclus dans le circuit d'un désir référé à l'Autre, pris au signifiant, au Nom-du-Père. Le phallus devient le signifiant du manque, « de la distance de la demande du sujet à son désir »<sup>41</sup>.

« Pour que l'enfant entre dans la dialectique sociale signifiante, » indique alors Lacan, « [...] on observe qu'il n'y a aucun désir dont il dépende plus étroitement et plus directement que du désir de la femme »<sup>42</sup>. En face de la mère, il y a le signifiant de son désir, le phallus, soit « ce qui met une barrière infranchissable à la satisfaction du désir de l'enfant qui est d'être l'objet exclusif du désir de la mère »<sup>43</sup>.

M.-H. Brousse déplie à partir du Séminaire *Les formations de l'inconscient* comment s'esquisse une version du ravage encore articulée à la problématique phallique, relative à la jouissance de la mère et à son rapport au langage. « Dans tous les cas », précise M.-H. Brousse, « la relation mère-fille continue d'être centrée sur la revendication phallique ». Le ravage, est lié à « l'échange phallique impossible, quelque chose chez la mère ayant échappé à la loi symbolique qui aurait dû la faire objet dans la structure d'échange »<sup>44</sup>.

Elle prend appui sur les remarques de Lacan qui s'inspire de Lévi-Strauss pour dire que « la femme a à s'inscrire dans le cycle des échanges de l'alliance et de la parenté au titre d'y devenir elle-même objet d'échange », elle doit « s'accepter comme un élément du cycle des échanges »<sup>45</sup>, soit s'inscrire dans le monde du signifiant, en passant par le phallus comme signifiant. « Quelque chose de la relation naturelle doit être amputée, sacrifiée [...] afin de devenir l'élément signifiant même de l'introduction de la demande »<sup>46</sup>, indique encore Lacan. Le ravage, indique M.-H. Brousse, intervient quand « la mère restant l'Autre inentamé par l'échange phallique et la loi symbolique, elle demeure l'objet unique de l'enfant unique », soit quand l'enfant reste identifié au phallus imaginaire d'une mère comblée par son objet<sup>47</sup>. « Une autre réponse », note encore M.-H. Brousse, « consiste à arracher à la mère ce qui n'entrera pas dans l'échange qu'il n'y a pas, et qui, pas si tôt arraché, se convertit en un déchet », soit viser ce qui de la mère a échappé à l'échange phallique<sup>48</sup>. Dans les deux cas, « la mère tend à rester un Autre réel, elle est interprétée comme Autre de la jouissance. Elle convoque donc soit à la fusion impossible, soit à la persécution »<sup>49</sup>. « Le ravage », poursuit-elle, « provient

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 285-286.

<sup>44</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », p. 97.

<sup>45</sup> Lacan J., *Le séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 284.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>47</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », op. cit., p. 97.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>49</sup> *Ibid.*



d'un défaut qui a touché [...] la parole »<sup>50</sup>. C'est en ce sens que le ravage se repère dans un premier temps chez Lacan, dans l'économie phallique. La relation mère-enfant est « d'emblée située dans le champ du symbolique », rappelle M.-H. Brousse, mais le champ du désir de la mère « comporte une zone obscure, non saturée par le Nom-du-Père, et comme telle sans limite définie »<sup>51</sup>, soit ce que Lacan nomme aussi son caprice, la possibilité que le rapport à l'enfant ne soit pas entièrement régulé par le phallus symbolique. Il indique par ailleurs que le processus de transformation d'un objet en signifiant est à la base de la constitution de I(A), et que la mère, objet primitif, est l'objet par excellence.

C'est pourquoi M.-H. Brousse précise qu'« il ne s'agit pas de réduire le ravage au rapport duel à la mère »<sup>52</sup>, l'Autre est là avant, mais il « tient à cette manière particulière dont le langage a émergé chez un sujet »<sup>53</sup>, soit la manière dont le sujet peut s'inscrire dans le désir de l'Autre. L'insulte ou le rejet du type « celle qui est en face de moi, ce n'est plus ma fille », atteste de ce que cette place dans le langage peut être fragilisée, ravalant l'enfant au rang d'objet, pour prendre appui sur une période ultérieure de Lacan. Cette version du ravage reste néanmoins valable pour la fille comme pour le garçon, tout comme l'émergence du ravage résultant du maintien par l'enfant de la croyance en un Autre non castré, « d'une mère échappant au manque de la castration et qui présente au sujet une alternative mortelle : ou le rejet, ou la réintégration de son produit par la génitrice »<sup>54</sup>. Le ravage se présente quand les filles « n'ont d'autre alternative que d'incarner le phallus ou tenter de l'arracher », soit quand la fonction paternelle « ne fait pas point d'apaisement » au côté insatiable du désir maternel<sup>55</sup>. En écho sans doute à la remarque de Lacan selon laquelle « c'est dans la mesure où une femme fait une identification à son père, qu'elle fait à son mari tous les griefs qu'elle avait fait à sa mère »<sup>56</sup>, M.-H. Brousse conclut : « Le ravage à la lumière du phallus mène donc à penser ceci : il est articulé à une identification masculine à laquelle il vient donner le contrepoint d'une féminité insupportable »<sup>57</sup>, la féminité étant ici conçue comme rapport à la castration et à la castration de l'Autre maternel.

En d'autres termes, du point de vue de la logique phallique, Lacan invite à penser le ravage comme corrélatif aux modalités d'inscription du sujet dans le désir de la mère, et de ce fait, dans le langage. Le rapport à la castration est déplacé de la castration imaginaire à la castration symbolique, au signifiant phallique, à partir duquel se règle pour la fille comme pour le garçon, la question du manque. Lacan insiste en outre sur le fait que le sujet peut choisir de s'inscrire ou non dans la dialectique de l'échange signifiant. Néanmoins, la complexité du trajet et du rapport à I(A) s'avère plus grande pour la fille et la question du *Penisneid* plus vive, si bien qu'elle s'avère davantage soumise au ravage. Lacan n'invalide pas la logique freudienne, mais la précise, la réordonne :

« Le *Penisneid* se présente en effet sous trois modes distincts, de l'entrée à la sortie du complexe d'Œdipe telles que Freud les articule autour de la phase phallique.

Il y a *Penisneid* au sens du fantasme. C'est ce vœu, ce souhait longtemps conservé, quelquefois conservé toute la vie – que le clitoris soit un pénis. Freud insiste sur le caractère irréductible de ce fantasme quand il se maintient au premier plan.

Il y a un autre sens, lorsque le *Penisneid* intervient au moment où ce qui est désiré, c'est le pénis du père. C'est le moment où le sujet s'attache à la réalité du pénis là où il est, et voit où

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>56</sup> Lacan J., *Le séminaire*, livre V, *op.cit.*, p. 304.

<sup>57</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », p. 100.

aller en chercher la possession. Il en est frustré tant par l'interdiction œdipienne qu'en raison de l'impossibilité physiologique.

Enfin, dans la suite de l'évolution surgit le fantasme d'avoir un enfant du père, c'est-à-dire d'avoir ce pénis sous une forme symbolique. Rappelez-vous maintenant ce qu'à propos du complexe de castration, je vous ai appris à distinguer – castration, frustration et privation – et demandez-vous, de ces trois formes, laquelle correspond à chacun de ces trois termes.

Une frustration est imaginaire, mais elle porte sur un objet bien réel. C'est en cela que, pour la petite fille qui ne reçoit pas le pénis du père, se constitue une frustration.

Une privation est tout à fait réelle, bien que ne portant que sur un objet symbolique. En effet, quand la petite fille n'a pas d'enfant du père, en fin de compte il n'a jamais été question qu'elle en ait. Elle est bien incapable d'en avoir. L'enfant n'est d'ailleurs là qu'en tant que symbole, et précisément de ce dont elle est réellement frustrée. C'est donc bien à titre de privation que le désir de l'enfant du père intervient à un moment de l'évolution.

Reste donc ce qui correspond à la castration, laquelle ampute symboliquement le sujet de quelque chose d'imaginaire. Qu'il s'agisse en l'occasion d'un fantasme y correspond bien.

Quoi qu'il en soit de sa conception, Freud est dans la juste ligne quand il nous détaille la position de la petite fille par rapport à son clitoris – à un moment donné, elle doit renoncer à ce qu'elle conservait au moins à titre d'espoir, à savoir que, tôt ou tard, il deviendrait quelque chose d'aussi important qu'un pénis. C'est bien à ce niveau que se trouve le correspondant structurel de la castration, si vous vous rappelez ce que j'ai cru devoir articuler quand je vous ai parlé de la castration au point électif où elle se manifeste, c'est-à-dire chez le garçon.

On peut discuter le point de savoir si effectivement tout chez la fille tourne autour de la pulsion clitoridienne. On peut sonder les détours de l'aventure oedipienne, comme la chose s'est trouvée faite, vous allez le voir maintenant à travers la critique de Jones. Mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer d'abord la rigueur, dans la perspective structurelle, du point que Freud nous désigne comme correspondant de la castration. »<sup>58</sup>

Ce réagencement des termes du *Penisneid*, selon les trois ordres Réel, Symbolique et Imaginaire, est là pour faire valoir la dimension symbolique de la castration, étayant la propre thèse de Lacan sur la valeur symbolique du phallus, à laquelle il accorde la prééminence.

### *Encore*

Dans son enseignement ultérieur, à partir de *Encore*, en 1972-73, Lacan va situer autrement la question de la sexualité féminine. Là où la différence entre fille et garçon était finalement réduite dans *Les formations de l'inconscient*, sauf à considérer les formations imaginaires distinctes pour l'un et l'autre des deux sexes et l'issue de l'Œdipe en termes d'identification à l'Idéal du moi pour laquelle la fille s'avère divisée entre être et avoir, *Encore* introduit une différence de position logique au regard de la différence des sexes.

D'une part, Lacan énonce que la jouissance sexuelle est phallique, c'est-à-dire qu'elle « ne se rapporte pas à l'Autre comme tel », à entendre ici comme l'Autre sexe<sup>59</sup>. On ne jouit pas du corps de l'Autre comme tel. La jouissance du corps de l'Autre part de l'a-mur, énonce Lacan, soit « ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps »<sup>60</sup>, elle part de traces sur le corps. Lacan distingue l'a-mur (le mur du langage, sous l'espèce de ces traces, auxquelles s'attache la jouissance), et l'amour qui part de la faille de l'Autre, soit la supposition d'un désir à l'Autre, on le demande encore, dit-il. Le phallus est au pivot de la relation entre les sexes<sup>61</sup>, indique-t-il. On ne peut jouir du corps que par le signifiant, soit le signifiant phallique, ce qui le conduit

<sup>58</sup> Lacan J., *Le séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 276-277.

<sup>59</sup> Lacan J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), Paris, Le Seuil, 1975, p. 14.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 40.

à poser que le signifiant est la cause de la jouissance, et que l'homme jouit, non du corps de l'Autre mais de l'organe.

Par ailleurs, il pose que « l'être sexué des femmes n'en passe pas par le corps mais par ce qui relève d'une exigence logique de la parole »<sup>62</sup>. C'est-à-dire que la position femme se repère de ne pas avoir le phallus, comme symbole de la différence des sexes, comme signifiant. Il manque un signifiant pour dire La femme, dans le sens où le féminin ne se repère qu'en rapport au signifiant phallique, par rapport à un « il n'y a pas ». C'est ce qui fait que la femme est *pas-toute*, indique Lacan, *pas-toute* dans la fonction phallique, *pas-toute* dans la dépendance du phallus, du signifiant. « Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant »<sup>63</sup>, énonce-t-il. D'une part, l'être femme se repère par rapport à ce signifiant, mais, d'autre part, se repérant comme n'ayant pas et, du fait du manque d'un signifiant pour dire son être, elle n'est *pas-toute* dans la sujétion du phallus et du signifiant. C'est ce que marquent les formules de la *sexuation*.

Du fait que le rapport entre les deux sexes en passe par la médiation du phallus (que chacun des deux sexes se repère par rapport à ce signifiant), qu'il n'y a pas de rapport naturel de l'un à l'autre (puisqu'on ne jouit pas du corps de l'Autre, mais que la jouissance dépend du phallus), qu'il n'y a pas de signifiant pour dire La femme, Lacan déduit « Il n'y a pas de rapport sexuel », soit pas d'écriture d'un rapport logique entre hommes et femmes du type xRy. Cela nécessiterait déjà de pouvoir écrire « y » (soit le signifiant de La femme qu'il n'y a pas). Par ailleurs il n'y a pas de relation à l'Autre sexe comme tel, mais pour chacun au phallus. Enfin, Lacan précisera la dissymétrie entre les deux sexes : « Côté mâle, [...] l'objet [...] se met à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu »<sup>64</sup>.

En effet, Lacan précise dans une leçon antérieure que, si la jouissance part des traces sur le corps, elle n'en dépend pas pour autant. Ce dont elle dépend, c'est de l'objet placé dans l'Autre qui gît derrière l'habit, l'image du corps. L'homme jouit de la jouissance de l'organe, mais cette jouissance dépend de l'objet cause du désir placé dans l'Autre. L'objet est aussi bouchon au trou dans l'Autre, à la castration. C'est ainsi que Lacan peut dire qu'il vient à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu, soit la faille dans l'Autre. Il ajoute que l'objet vient à la place du partenaire manquant (au sens où il n'y a pas de complétude entre les sexes). « C'est pour autant que l'objet *a* joue quelque part [...] le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue ce que nous avons l'usage de voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme »<sup>65</sup> affirme-t-il. L'objet est le moteur du fantasme, un semblant au cœur du fantasme, qui civilise la jouissance.

Par « côté mâle », il faut entendre, côté jouissance sexuelle, phallique, donc valable aussi partiellement pour la femme qui a, elle aussi, rapport à l'objet *a* et au fantasme. Lacan indique d'ailleurs, « Ce n'est pas parce qu'elle est *pas-toute* dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus »<sup>66</sup>. Mais Lacan précise « du côté de La femme, c'est d'autre chose que de l'objet *a* qu'il s'agit dans ce qui vient suppléer à ce rapport sexuel qu'il n'est pas »<sup>67</sup>. C'est-à-dire que le rapport à la jouissance phallique des sujets féminins en passe par  $\Phi$  plutôt que *a* d'une part (ce qui supplée à la jouissance sexuelle qu'il n'y a pas) ; d'autre part, que les femmes sont divisées entre jouissance phallique et jouissance féminine.

En ce qui concerne le rapport à  $\Phi$ , Lacan évoque « l'autre satisfaction » qu'est la satisfaction de la parole. « Une autre satisfaction, c'est celle qui répond à la jouissance qu'il fallait *juste*,

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 58-59.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>67</sup> *Ibid.*, pp. 58-59.

juste pour que ça se passe entre ce que j'abrègerai de les appeler l'homme et la femme. C'est-à-dire celle qui répond à la jouissance phallique »<sup>68</sup>. Il précise par ailleurs que  $\Phi$  est « le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique » que Lacan qualifie de « jouissance de l'idiote »<sup>69</sup>, évoquant la masturbation. D'une part la jouissance de l'organe côté homme, mais côté femme un rapport au phallus comme signifiant sans signifié. Les femmes aiment l'âme, indique Lacan, « il se trouve que les femmes aussi sont *âmoreuses*, c'est-à-dire qu'elles *âment* l'âme »<sup>70</sup>. L'âme qu'elles aiment dans leur partenaire ne peut que conduire à les faire homme, dit Lacan. Elles « se mêment dans l'Autre »<sup>71</sup>, elles cherchent dans le partenaire un supplément d'âme, « une âme à l'occasion aimable quand quelque chose veut bien l'aimer »<sup>72</sup>, qui leur est donné par la parole d'amour, soit par un usage du phallus propre à leur conférer un supplément d'être, là où manque précisément un signifiant pour dire La femme. « Qui ne voit que l'âme, ce n'est rien d'autre que son identité supposée, à ce corps »<sup>73</sup>, indique Lacan. Il conclut : « la femme ne peut aimer en l'homme, ai-je dit, que la façon dont il fait face au savoir dont il âme »<sup>74</sup>, soit à un certain savoir faire du phallus, du signifiant marqué par le manque, de la parole.

Lacan précise en effet que l'amour s'adresse au semblant (entre S et R), au semblant d'être supposé à (a) soit à i(a) comme trace de cet être : l'habillement de l'image de soi vient envelopper l'objet cause du désir. C'est ainsi que l'amour, la parole d'amour qui s'adresse à ce semblant d'être, peut conférer aux femmes ce supplément qu'elles y recherchent.

Il postule par ailleurs, « côté femme », une jouissance supplémentaire, « une jouissance à *elle* qui n'existe pas et ne signifie rien »<sup>75</sup> soit une jouissance qui n'est pas dans la dépendance du phallus. Si elle n'existe pas et ne signifie rien, c'est dans la mesure où précisément il n'existe pas le signifiant de La femme, que cette jouissance proprement féminine est relative donc à un défaut d'existence, d'être et de sens, elle jouit du manque d'un signifiant pour dire son être, du manque dans l'Autre.

Ainsi le ravage s'avère-t-il relatif à cette division entre jouissance phallique et jouissance Autre. Côté jouissance phallique, la précision que Lacan apporte sur le rapport des femmes à  $\Phi$  permet de comprendre encore ce qui émergeait dans *Les formations de l'inconscient* concernant la parole : comment le ravage peut surgir quand le sujet féminin n'est pas soutenu par la parole d'amour, notamment de celle qui est aussi son premier miroir, comment il intervient quand le semblant vacille, soit quand le semblant d'être n'est pas soutenu par la parole d'amour.

Lacan indique par ailleurs, dans *Encore*, que la maternité est une suppléance, une suppléance au pas-tout : « À cette jouissance qu'elle n'est *pas-toute*, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce a que sera son enfant »<sup>76</sup>. Il indique par ailleurs que « la femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère »<sup>77</sup>, la mère est donc un signifiant, une identification phallique, qui seule permettrait d'écrire xRy. Il situe la mère du côté du tout phallique par opposition au *pas-tout*, mais l'enfant a charge de la faire mère, de suppléer au *pas-tout* et là où l'on aurait pu attendre que l'enfant soit mis à la place de  $\Phi$ , c'est la mère qui prend cette valeur, l'enfant

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>77</sup> *Ibid.*



venant à la place de *a*, de l'objet auquel est corréllée la jouissance de la mère. L'enfant entre donc dans un rapport spécifique au *pas-tout* maternel, qu'il a charge de combler, de contenir, ce qui permet d'entrevoir comment le ravage se trouve essentiellement lié, dans cette partie de l'enseignement de Lacan, à la jouissance féminine, quand l'enfant a stricte fonction de comblement du *pas-tout* et qu'il est maintenu en position d'objet. Ainsi, si la vacillation du semblant peut s'avérer propre à dévoiler chez le sujet féminin, son défaut d'être, elle peut dévoiler aussi la part réelle de la relation de la mère à l'enfant, (où l'on retrouve les traces freudiennes de l'absence de séparation) qui s'origine du *pas-tout*, côté maternel.

M.-H. Brousse précise par ailleurs que si la femme n'est toute qu'en tant que mère, elle n'est pas non plus toute mère, ainsi le désir de la mère est-il loin d'être tout entier saturé par le signifiant. Il y a chez la mère, à côté du désir, une jouissance inconnue, féminine. « Une autre face du ravage, dit-elle, renvoie à un sans limite en relation avec la particularité de la sexualité féminine »<sup>78</sup>. « Le ravage peut donc apparaître au point de la jouissance énigmatique perçue chez sa mère par l'enfant fille, jouissance non limitée par le phallus. D'où l'affirmation récurrente chez ces sujets féminins de la folie maternelle, du déchaînement maternel contre l'ordre du discours »<sup>79</sup>. J.-A. Miller rappelle les racines étymologiques communes à « ravage » et « ravir » :

« Le mot ravage est un dérivé de ravir. Le verbe ravir est lui-même un *surgeon* du latin populaire *rapire*, un verbe qui veut dire saisir violemment, et que nous avons dans le rapt. Cela veut dire que l'on emmène de force, que l'on emporte. C'est aussi un terme de mystique que le terme ravir et le ravissement. Cela veut dire que l'on est transporté au ciel. Et à l'horizon du ravir, il y a l'extase. C'est donc un terme où la valeur érotomaniaque est inscrite dans l'étymologie même. »<sup>80</sup>

Quand il affirme que le ravage est dévastation, pillage qui s'étend à un tout sans limite, on entend donc pillage du semblant phallique mais au-delà, une convocation du sans limite de la position féminine. « Un homme ravage pour une femme », précise M.-H. Brousse, citant Lacan, « est celui qui ravive le sans-limite de la jouissance féminine non saturée par la fonction phallique. « Il n'y a pas de limite aux concessions que chacune fait pour un homme ... »<sup>81</sup>.

À l'instar de J.-A. Miller, M.-H. Brousse indique que le ravage est pris dans le ravissement. Dans « Les us du laps », É. Laurent et J.-A. Miller ont montré à partir d'une lecture du *Ravissement de Lol. V. Stein* de Marguerite Duras que le ravissement est lié au fait d'avoir un corps « qui par conséquent peut être dérobé »<sup>82</sup>. La mère est une grande « voleuse de corps », énonce M.-H. Brousse parce qu'elle parle. « Mais c'est aussi une ravisseuse d'enfant, en raison même des soins qu'elle donne »<sup>83</sup>, ce que l'on peut comprendre dans une double logique : d'une part, la parole de la mère atteint l'image du corps du sujet, *i(a)*, d'autre part, elle jouit de l'enfant comme objet *a*, qui la complète en tant que mère. « L'irruption de la perspective du ravage dans le lien transférentiel », note-t-elle, vient mettre l'accent sur le corps<sup>84</sup>. « Dans le rapport de ravage », indique-t-elle, « [...] le sujet est dépossédé à sa

<sup>78</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », p. 101.

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel I et II : L'orientation lacanienne : deux leçons du cours de 1997-98 », *op. cit.*, p. 15.

<sup>81</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *op. cit.*, p. 104, citation de Lacan J., « Télévision », Paris, Le Seuil, 1974, p. 63-64.

<sup>82</sup> Miller J.-A., « Les Us du Laps » *op.cit.*, cité par Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *op. cit.*, p. 102.

<sup>83</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *op. cit.*

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 102.

place »<sup>85</sup>. « Le ravage comme conséquence du ravissement est déterminé par l'absence du signifiant de La femme, absence entrevue par le sujet lors du contact avec ce qui, chez sa mère, ne se laissait pas réduire au désir et au signifiant phallique, mais relevait d'une absence de limite »<sup>86</sup>. Elle semble poser que la confrontation au sans limite de la mère, au manque d'un signifiant pour dire son être, dérobe la fille des semblants identificatoires. En tout cas, le ravage se présente quand plus aucun semblant ne vient border cet illimité. J.-A. Miller indique également, dans « Les us du laps », que i(a), l'image du corps, habille pour les sujets féminins leur inexistence propre. « Il y a tout le falbala, tous les semblants, mais au cœur, au cœur de ces semblants, [...] qu'est-ce ce dont il faut entendre, là, le petit mouvement, c'est le mouvement de l'inexistence. Si je fais autant de bruit, si je m'habille de façon aussi superbe [...] c'est pour habiller mon vide que je ne saurai montrer »<sup>87</sup>. Le ravage survient quand cet habillage est dérobé.

Peut-être peut-on préciser – à partir des remarques de J.-A. Miller sur « les affinités de la féminité et de la volonté »<sup>88</sup>, voire du caprice, que Lacan attribue à la femme comme mère, et qui souligne que le caprice est « une volonté sans loi » – que le ravage concernerait cet aspect spécifique de la jouissance féminine. J.-A. Miller précise dans les « us du laps » : « Une volonté, c'est une jouissance », c'est du côté femme « que la volonté se détache avec un caractère d'absolu », ce qui se manifeste au mieux dans le caprice<sup>89</sup>. Il évoque les affinités de la féminité et de la volonté : « Que veut-elle cette volonté femme ? Elle veut le séparer, extraire le sujet barré, le séparer de ses raisons, l'entraîner dans une équipée aventureuse, le séparer de ses proches, de ses amis, de ses idéaux. Ça, c'est le côté ravage du partenaire, c'est le côté Médée de la féminité. C'est là que Lacan mettait d'ailleurs la vérité »<sup>90</sup>. On voit là le ravage passer côté femme (et non plus mère) quand J.-A. Miller indique que Médée est « la vraie femme », qui fait surgir le manque-à-être<sup>91</sup>. Le ravage se trouve situé en ce cas, non plus spécifiquement au niveau de la relation mère-fille, mais d'une femme avec un partenaire, quand est laissé libre cours à sa jouissance propre, que le phallus ne fait plus point d'arrêt mais se trouve lui-même dénoncé comme semblant.

Il reste que, si É. Laurent et J.-A. Miller, dans « Les us du laps », déplient le ravissement à partir d'une lecture du *Ravissement de Lol V. Stein*, dans le registre de la névrose dans un premier temps, J.-A. Miller finit par rapporter la spécificité du ravissement selon Marguerite Duras à la clinique de la psychose. Il convient donc de spécifier comment comprendre le ravissement dans la logique de la *sexuation* féminine pour la névrose. Dans la névrose, le ravissement peut se comprendre comme vol de l'image du corps dévoilant, sous i(a), le *a* qu'est le sujet féminin dans le désir de l'Autre ; mais aussi, selon la proposition de M.-H. Brousse, le défaut du signifiant pour dire son être, soit sa propre jouissance illimitée. Derrière la vacuité gît néanmoins *a* comme semblant condensateur de jouissance et de l'être. Le ravissement s'avère plus radical dans la psychose lorsque i(a) et *a* se trouvent confondus. Ce qui est ravi à Lol. V. Stein, à travers laquelle se déplie la logique de cette structure clinique, indique Miller, c'est son être même, « derrière la vacuité, il n'y a rien », ce qui la laisse insituable dans le désir de l'Autre<sup>92</sup>. L'objet qui la persécute et qui la passionne lui revient de l'extérieur sous les espèces du regard. C'est à ce point sans doute, comme l'indique *Le ravissement de Lol*, que le ravage est ultime.

---

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>87</sup> Miller J.-A., « Les us du laps », *op.cit.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *Ibid.*

<sup>90</sup> *Ibid.*

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> *Ibid.*, cours du 14 juin 2000.

## La féminisation du monde

Dans « Les us du laps », J.-A. Miller montre combien l'époque est à la féminisation du monde, entraînant sa part de ravage. « L'ordre symbolique », énonce-t-il, « est avant tout motivé par l'exigence de brider la jouissance dans ce qu'elle pourrait avoir d'infini, et de brider la volonté effrénée », or il constate qu'« aujourd'hui, l'ordre symbolique est mangé aux mites », « nous entrons dans la grande époque de la féminisation du monde »<sup>93</sup>. Il se dévoile que la place de maître est un semblant, c'est pour cela, dit J.-A. Miller, qu'elle convient parfaitement à une femme. « Le pouvoir féminise parce que c'est une place de semblant »<sup>94</sup>.

D'une part, cette féminisation du monde va dans le même sens que la psychanalyse, dans la mesure où, comme il l'indique dans « Une fantaisie », « La pratique freudienne a frayé la voie à ce qui se manifestait, [...] comme une libération de la jouissance. La pratique freudienne a anticipé la montée de l'objet petit *a* au zénith social et elle a contribué à l'installer »<sup>95</sup>. À cet égard, il oppose, au désenchantement du monde produit par l'ère scientifique, son ré-enchantement, du fait que « presque partout les femmes commandent »<sup>96</sup>. « On leur donne le signifiant-maître », qu'elles savent manier comme semblant. La féminisation du monde s'oppose aux réactions scientistes qui voudraient porter l'espoir d'un nouveau chiffrage de celui-ci, d'une nouvelle totalisation, prétendant écrire un réel dont la position féminine nous enseigne notamment qu'il ne peut pas s'écrire entièrement. De la particularité du féminin au regard du signifiant dépend l'inexistence du rapport sexuel, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

D'autre part, la féminisation du monde ne va pas sans une montée du Réel sur le devant de la scène qui peut prendre des allures de catastrophe, de ravage. « Quand le réel devient le maître, c'est-à-dire quand on le voit apparaître comme maître, eh bien justement, il se féminise, c'est ce qu'on appelle les caprices de la Fortune »<sup>97</sup>, note J.-A. Miller, évoquant l'illustration des caprices de la fortune en une image féminine. « Quand le réel apparaît comme le maître, il apparaît avec le caprice »<sup>98</sup>. « Quand les semblants vacillent, en particulier grâce à l'événement imprévu, le réel apparaît » Il relève que si on laisse libre carrière à la volonté de jouir, « elle révèle qu'elle n'est que pulsion de mort »<sup>99</sup>, ravage.

Quelle voie donc pour la psychanalyse, pour s'orienter du *pas-tout*, sans le ravage ? J.-A. Miller suivant Lacan nous donne plusieurs pistes.

D'une part, la boussole de l'inexistence du rapport sexuel s'avère essentielle : « c'est le “il n'y a pas de rapport sexuel” qui donne le site de la pratique lacanienne », dit-il, « parce que c'est à entendre au regard de l'énoncé qui affirme “il y a du savoir dans le réel”, et le “il n'y a pas de rapport sexuel”, c'est ce qui fait la balance avec le “il y a du savoir dans le réel”. C'est le rapport sexuel qui fait objection à la toute-puissance du discours de la science »<sup>100</sup>.

D'autre part, cette seule boussole ne suffit pas. Les propos de M.-H. Brousse sur le ravage nous laissent entendre comment, cliniquement, la question du semblant s'avère essentielle pour parer au ravage, bien qu'il soit tout aussi indispensable d'œuvrer à partir de la mise à nu de ces semblants : « Dans l'analyse, le semblant est mis à nu, ce qui donne enfin au sujet une chance de s'inventer un nom qu'il n'y a pas pour délimiter la zone de réel aux confins de la

<sup>93</sup> *Ibid.*, cours du 26 janvier 2000.

<sup>94</sup> *Ibid.*

<sup>95</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n°15, février 2005, p. 9-27.

<sup>96</sup> Miller J.-A., « Les us du laps », *op.cit.*

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*, cours du 02 février 2000.

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*

parole »<sup>101</sup>. Elle propose un usage du semblant, mis à nu comme semblant, pour border l'illimité de la jouissance féminine. J.-A. Miller rappelle dans « Les us du laps » que le discours analytique a l'analyste comme semblant, il représente *a*, qui est un semblant »<sup>102</sup> et l'acte analytique a des affinités avec le semblant. Il précise néanmoins que le semblant y est nu car non appareillé dans des cérémonies, et il ne faudrait pas qu'il soit appareillé de la sorte. « C'est terrible quand le psychanalyste se rallie au semblant » indique-il, pointant du doigt l'usage que fait l'IPA du standard (un semblant qui n'est pas mis à nu)<sup>103</sup>. Il précise par ailleurs que *a* (objet condensateur de jouissance) est une défense contre l'infini de la jouissance<sup>104</sup>. Il nous convie à préciser que notre pratique s'oriente également de la boussole du semblant, mais dénudé, de *a*. Néanmoins, seul le symptôme, indique J.-A. Miller, « réussit à rendre partenaire le parlêtre »<sup>105</sup> et permet de trouver une forme humaine, vivable à cette jouissance, en ce que le symptôme est constitué d'un noyau de jouissance (*a*) et de son enveloppe formelle (*S*<sub>1</sub>, l'appareillage signifiant de la pulsion) par quoi il dépend de l'Autre « lequel comprend la dimension dite de la civilisation »<sup>106</sup>, pour contrer « l'Un-tout-seul » dont J.-A. Miller indique qu'il est en passe de devenir « le standard post-humain »<sup>107</sup>.

Il relève par ailleurs que le ravage comporte l'illimitation du symptôme<sup>108</sup> et choisit de mettre plutôt l'accent sur la promotion de l'amour à partir du séminaire *Encore* « parce que, l'amour, c'est ce qui pouvait faire médiation entre les un-tout-seul », comme il l'indique encore dans « Une fantaisie »<sup>109</sup>. Ce qui supplée au rapport sexuel, indique en effet Lacan, c'est l'amour, qui s'adresse au semblant.

Au terme de ce parcours, choisir la voie du *pas-tout* sans le ravage serait me semble-t-il, choisir de s'orienter sur l'inexistence du rapport sexuel, mais pas sans l'amour.

---

<sup>101</sup> Brousse M.-H., « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *op.cit.*, p. 105,

<sup>102</sup> Miller J.-A., « Les us du laps », *op.cit.*

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> Miller J.-A & Laurent É., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », (1996-97), *op.cit.*

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 371.

<sup>107</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op.cit.*

<sup>108</sup> Miller J.-A. & Laurent É., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », *op.cit.*, p. 385.

<sup>109</sup> Miller J.-A., « Une fantaisie », *op.cit.*